

Les campagnes du bas Termenès méditerranéen (à Saint-Pierre-des-Champs, Talairan, Jonquières)

Alors que les campagnes¹ du Termenès montagnard se situent à l'étage collinéen, dans les terres primaires du massif de Mouthoumet, celles de nos trois villages du bas Termenès, au nord d'une ligne Creuille, Villerouge, Albas, se sont établies dans les dépôts meubles du tertiaire propices aux cultures et à une altitude moyenne de 200 à 300 mètres, où le pin d'Alep (essence envahissante des milieux ouverts), le pistachier lentisque et le romarin sont les marqueurs de l'étage mésoméditerranéen inférieur favorisé par des températures moyennes plus clémentes. Les quelque cinq mille hectares que regroupent les trois territoires villageois ont vu éclore, depuis la conquête romaine, une trentaine de domaines dont la diversité couvre un très large spectre typologique.

C'est à Saint-Pierre-des-Champs que s'exprime le mieux cette diversité. On y trouve en effet des campagnes de garrigue sèche, dans le canton sud du territoire (*Blanes, la Nauze, Parets, Cantoperdix*, et à un degré moindre *Fordones*), parmi lesquelles deux domaines viticoles (*Parets* et *Fordones*) et, dans une configuration radicalement différente, de minuscules domaines installés sur les terres riveraines de l'Orbieu.

Dans la zone sèche, délimitée au sud par la Serre de Blanes et le Péraïrol, c'est la molasse de Carcassonne qui constitue le fonds pédologique. En termes de potentiel agricole, ce furent dans l'ancienne économie céréalière et fourragère des terres souvent ingrates, jusqu'à l'avènement de la monoculture viticole qui conféra à *Fordones* et *Parets* le statut d'excellents vignobles.

FORDONES

C'est peu après l'an Mil que l'on trouve la première mention historique du domaine : *feudum de Foredonnes* "le fief de Foredonnes" (1008, *Gallia christiana*). Voici notre hypothèse étymologique : lat. FORIS "au dehors" (cf occitan *defòra*, ou *deforo* en graphie mistralienne) + DONAS "moniales, religieuses". Dans son Introduction au *Recueil des chartes de l'abbaye de Lagrasse*, Elizabeth Magnou-Nortier nous dit



Vue générale de Fordones

¹ Une *campagne*, dans les pays d'Aude, désigne un écart, un domaine foncier (avec bâti comprenant une maison d'habitation) possédant suffisamment de terres d'une bonne valeur agricole pour assurer la subsistance d'une famille. Ce terme s'applique également, dans un sens plus restreint, au bâti lui-même (on dira par exemple : une haie de cyprès protège la campagne du vent du nord).

qu'il y avait à Lagrasse des *monachae* "moniales" au XI^e siècle, dans la mouvance de l'abbaye. C'est après la fondation du monastère bénédictin, au VIII^e siècle, que dut être créée à Lagrasse la communauté de religieuses du même ordre, comme ce fut le cas en Italie au VI^e siècle, où sainte Scolastique institua les sœurs bénédictines peu après la fondation de l'ordre au Mont Cassin par Benoît de Nursie, ou aussi comme pour les clarisses de sainte Claire, homologues féminines des moines de François d'Assise au début du XIII^e siècle. L'abbaye de Lagrasse ne fut pas un monastère double, avec enclos séparés pour les moines et les moniales. Les sœurs bénédictines de Lagrasse durent donc s'établir à proximité, dans une maison quelconque du lieu qui n'a pas laissé de traces historiques. Une telle installation, dans l'humilité et l'anonymat, n'est pas invraisemblable. On peut citer, à cet effet, un récit de Thérèse d'Avila, la réformatrice du Carmel espagnol au XVI^e siècle, qui fonda son premier monastère à Salamanque dans une maison précédemment occupée par des étudiants : le soir de son installation, elle se préoccupa de trouver de la paille ; c'est, dit-elle, ce qu'elle faisait à chacune de ses nombreuses fondations, car «ainsi, nous avons du moins un lit». Si les moniales de Lagrasse ne firent pas leur séjour à Fordones, quel fut alors leur rapport à ce lieu ? Une tradition populaire encore vivante au XXI^e siècle nous rapporte que les religieuses pécheresses étaient envoyées en pénitence au lieu dit *las Ichèros* (il s'agit de l'ancienne carrière à plâtre, où il dut y avoir des murs, sur l'emplacement même de la construction actuelle). *Fordones* tire probablement son nom de cette circonstance : ce fut le lieu où certaines moniales effectuaient un séjour pénitentiel, à l'écart de la communauté lagrassienne, et ce dès les origines de l'implantation bénédictine à Lagrasse, bien avant l'an Mil. Du point de vue linguistique, le toponyme *Fordones* peut être daté de l'époque romano-franque (qui prend fin au X^e siècle). Le terme de *dones* se retrouve dans d'autres noms de lieux des Corbières, à Thézan par exemple (*villare quod dicitur donnas*, 859, *Histoire générale de Languedoc*, II, preuve 152) : c'est le beau domaine de *Donos*, qui fut une paroisse dès l'époque carolingienne, avec son église Saint-Paul ; à Tuchan aussi, avec *Matodonos* (défrichement ordonné par des moniales, ayant pour objet d'éliminer une couverture végétale buissonnante, une *matte*, à des fins d'exploitation agricole). *Forodomes* est la graphie choisie par Sabarthès dans son *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*. Il faut proscrire cette forme qui, avec sa gémée (double *n*) semble associer ce toponyme au verbe *donner*, qui est sans rapport avec la *dona* (du latin *DOMINA*). Pour en finir avec ce préambule étymologique, on recommandera donc la graphie *Fordones*, qui est conforme à la prononciation francisée de ce toponyme domanial.

De toutes les campagnes de Saint-Pierre, c'est Fordones qui est la mieux documentée historiquement, en raison de sa relation avec la prestigieuse abbaye de Lagrasse. On sait que les établissements religieux reçurent, aux XII^e et XIII^e siècles, de nombreuses donations. La première fut celle de 1008, due au prêtre Seniofred. D'autres vont suivre. En 1100, les frères Aton de Salza donnent leur alleu de Fordones au monastère de Lagrasse : il s'agit d'une terre exemptée de redevances, dont on ne connaît ni la localisation exacte, ni la superficie. En 1107, nouvelle donation au monastère de la part de Géraud de Rieux-en-Val et Pierre de Durfort : ici encore, aucune précision sur le bien donné à l'abbaye ; on sait seulement qu'il se trouve *in terminio de Foredonas* "au territoire de Fordones". Ces donations sont documentées dans le *Recueil des chartes*, tout comme celle du 12 mars 1260, où Bernarde de Rabesols constitue en faveur de l'abbé Béranger et de la communauté religieuse un cens annuel sur le territoire de Fordones qu'elle possède dans le dîmaire de Saint-Pierre-des-Champs. La donatrice garde la propriété éminente de son bien, tandis que la propriété utile et les droits de justice reviennent au monastère. Ce document du XIII^e siècle contient une description précise du territoire concerné, avec divers noms de lieux tels que *casalibus Arnaudi* "les casals d'Arnaud", *Coma cauda* "Coumo caudo", *molendinum de strada* "le moulin de l'Estrade", *portellum de la Pera* "le petit col de la Péro", *ad Blaqueriam* "à la Blaquière", *ad Planam* "à la Plaine", *ad torrentem de Naugo* "au ruisseau de la Nauze". Ces confronts laissent entrevoir un domaine bien plus étendu que le territoire actuel de Fordones, sans doute de l'ordre de 500 à 600 hectares. Un document cité en annexe de cet acte de 1260 nous fournit de précieuses données sur l'occupation agricole des sols au XV^e siècle au territoire de Fordones (il s'agit du domaine élargi évoqué ci-dessus). On y trouve un champ à la Plaine, aux confins de Talairan, tenu par un certain *Petrus Raimondus Vinee Veteris* "Pierre Raimond de Vignevieille" et six vignes non localisées, mais dont nous connaissons les tenanciers : *B. Raimondi*, *G^{us} Podii*, *R. Serdani*, etc., des Raimond, des Pech, des Sarda... (une de ces vignes est associée à un nom de lieu non identifiable : *una vinea in loco ubi vocant Pererium courp* : ce *Poirier corp* désigne un arbre dont la cime desséchée est un perchoir pour les *courbassés* "corbeaux"). Dans *Les paysans de Languedoc*, l'historien Le Roy Ladurie décrit la période 1250-1350 comme une «belle époque du vignoble» : notre petit vignoble de Fordones entre dans ce cadre. Pour le XIV^e siècle, Sabarthès cite *villa de Foredonos* (1350, Mahul, II, 623). Il faut ici entendre *villa* au sens de domaine foncier.

Mais voici qu'à la charnière des XIV^e et XV^e siècles apparaît, pour désigner notre domaine, un nouvel appellatif : *Bastida... de Foradonis* (1350-1494, Arch. Dép. Aude, H 7, 90), puis *Bastida de Foradonis super rippariam Dardene* (1419, *ibid.*, H 44). Fordones, qui fut d'abord mentionnée sous le vocable féodal de *fief* (*feudum*) puis sous celui de *villa* (appellatif antique encore vivant au XIV^e siècle), est mainte-

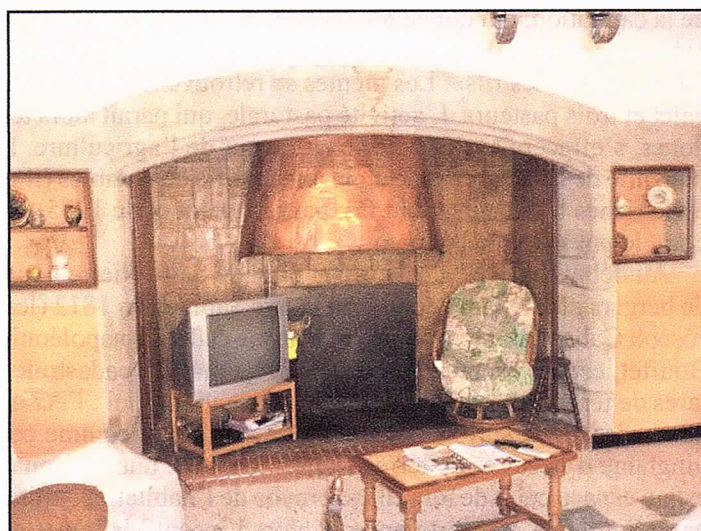
nant qualifiée de *bastide*, terme qui s'est appliqué en Aquitaine, aux XIII^e et XIV^e siècles, à la création de villages neufs, pour la mise en valeur de terres au milieu de massifs forestiers (Astor, *Dictionnaire des noms de familles et noms de lieux du Midi de la France*). C'est peut-être cette même configuration que l'on retrouve avec Fordones, sise en 1419 «sur la rivière (ou ruisseau) d'Ardenne». *Ardenne* est un



La bastide de Fordones.

des anciens noms de la forêt : celle-ci devait, au XV^e siècle, tapisser les flancs du vallon connu aujourd'hui sous le nom de *la Coume* : on sait que, depuis la Peste noire de 1348, qui décima les populations, la nature avait repris ses droits et qu'il fallut à nouveau largement défricher. Notre bastide de Fordones est peut-être un rappel de cette reconquête agricole, qui permit de reconstituer un domaine foncier. Mais une *bastide*, ce fut aussi et d'abord une construction, un bâti, une maison forte autour de laquelle s'agrégea un domaine. Rodrigue Tréton, historien médiéviste, a attiré notre attention sur la porte monumentale de la façade ouest de la maison d'habitation de Fordones, avec ses beaux claveaux et sa clé de voûte qui porte un écusson rongé par le temps. Remarquable aussi le renflement à la base de l'angle du mur pignon, qui dénote une ancienne tourelle. Ces éléments architecturaux nous autorisent à parler, à propos de Fordones, de maison forte ou de ferme fortifiée. Citons aussi, à l'intérieur de la maison, la cheminée de la grande salle qui, avec ses dimensions impressionnantes (3 mètres de large sur 1,80 m de haut) évoque

les demeures seigneuriales ; une cheminée identique se trouve au premier étage. Enfin, la salle du rez-de-chaussée avait un plafond à caissons dont le délabrement a été masqué par la construction récente d'un sous-plafond. Un autre document des AD Aude (coté H 45) concernant les reconnaissances de Saint-Pierre-des-Champs en 1419 nous apprend que Pierre Rouch pareur de draps à Lagrasse, fils et héritier de feu M^e Bernard Rouch notaire au dit lieu, reconnaît tenir en fief de l'abbé de Lagrasse la bastide de Fordones ; parmi les confronts du domaine, on cite les Casals d'Arnaud et le rocher de Coumo caudo (*casalibus Arnaudi et cayrota de Comacauda*) : il s'agit du même territoire que celui que Bernarde de Rabelsols avait cédé à l'abbé de Lagrasse en 1260. On voit ainsi, dès le début du XV^e siècle, la mainmise de la bourgeoisie lagrassienne sur le beau domaine de Fordones. Voici le texte original : ...*ego Petrus Rubey parator crasse filius et heres magistri Bernardi Rubey condam crasse... recognosco me tenere in feudum a vobis reverendo in Christo... patre et domino abbate monasterii crassensis... bastidam de Foradonis.*



La cheminée de la grande salle.

La dernière appellation, signalée par Sabarthès pour le XVI^e siècle, est celle de *Borya de Fora Donas* (1538, *Recherches diocésaines*). L'appellatif *bòrio* désigne un domaine agricole avec du bâti habité ; c'est l'équivalent de *campagne*. *Bòrio* est caractéristique de la zone Saint-Pierre-Talairan, tandis que plus au sud, dans le massif de Mouthoumet, c'est le mot *borde* qui a cours. Cette recherche générale du diocèse de Narbonne, en 1538, attribue *una borya et cortals patus feragals a foradonos* aux messieurs du chapitre du monastère de Lagrasse. Notons, dans ce même document, la première mention de la carrière à plâtre : *una geyssiera de falyp cassals* (Félix Casals en est l'exploitant).

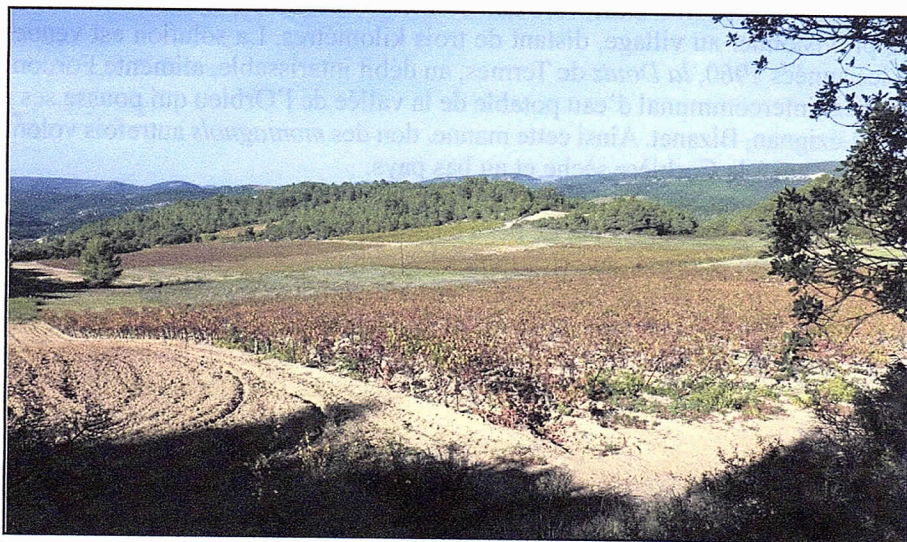
À l'époque moderne, on ne trouve qu'une mention de Fordones dans le premier compoix de Saint-Pierre, en 1644 : «un coutieu a la comme de foredonos», tenu par Jean Carrière, un roturier. La raison en est que Fordones est un bien noble, appartenant à l'abbé de Lagrasse et, en tant que tel, non inscrit dans le compoix de la communauté villageoise de Saint-Pierre car non imposable, pour parler en termes modernes. Dans le second compoix de Saint-Pierre, en 1721, apparaît un «Cayer du bien prétendu noble», dans lequel noble Louis Dalby sieur de Praxnaud reconnaît «une métairie à Forodones» avec ses dépendances agricoles et diverses terres, patus, jardins, etc. On ne sait s'il s'agit de l'entier domaine de Fordones, que Dalby tiendrait de l'abbé de Lagrasse, ou d'un bien partagé en coseigneurie avec le dit abbé (cette coseigneurie, caractéristique du Languedoc, rend quelquefois difficile, faute de documents, l'attribution précise à chacun des ayants-droit de la part qui lui revient dans le domaine foncier considéré). Il faut maintenant faire état d'une dernière importante source documentaire : les *Registres paroissiaux* (BMS), déposés aux Archives départementales et à leur suite, l'état civil de Saint-Pierre-des-Champs. Ces précieux documents vont nous donner à voir toute la charge humaine du petit domaine, avec ses naissances, ses mariages, ses décès. Tous ces humbles travailleurs, au service des religieux et des bourgeois de Lagrasse, portent désormais des noms. En 1697, on relève un Marc Barthe «ménager rentier de Forodonos», marié à Berthomive Nouvelle : ce travailleur est un emphytéote possédant une terre qu'il exploite à son compte, tout en restant assujéti aux redevances seigneuriales (nous sommes encore sous l'Ancien Régime). En 1704, le ménage André Raynaud-Gabrielle Fajolle réside à Fordones ; on ne connaît pas leur statut. En 1742, apparaissent les Monier : naissance de Jean Monier, fils de Jean et Magdeleine Joffre «restants à forodones». D'autres Monier vont suivre. Tous des bergers. Ces Monier viennent de secteurs montagneux où la vie est plus dure : Mayronnes ou la haute vallée de l'Orbieu, Lairière notamment. Jean Monier meurt à 70 ans à la métairie de Fordones, en 1759. Dans les dix années qui suivent, deux ménages Monier prennent la relève : Jean Monier et Madeleine Tissère d'une part, avec deux naissances ; Antoine Monier et Marie Sarde, avec trois naissances : tous sont dits bergers ou pasteurs. Puis en 1775, c'est Pierre Millé «pasteur de M. Aliquot», cependant qu'en 1780, Guillaume Gui est «ramonet de M. Aliquot». Le *ramonet*, dans les grandes exploitations, sera le chef des ouvriers agricoles ; ici, le *ramonet*, c'est le fermier. Après Gui, il y aura Jacques Poudou en 1783, puis Jean-Pierre Jalabert en 1792. Ces deux catégories de serviteurs témoignent de la double activité, agricole et pastorale, du domaine. Pour compléter ce tableau du XVIII^e siècle, citons aussi la carte de Cassini (seconde moitié du siècle) où Fordones figure en tant que lieu habité, sous la graphie fautive de *Fordonne*. Mentionnons enfin l'Etat de la capitation, qui donne les chefs de familles et les domestiques. On y trouve en 1751 un Jean Aliquot ménager (c'est-à-dire possédant un petit bien foncier), avec un valet et un pasteur «à la métairie de forodonos avec ses fils». Les mêmes se retrouvent en 1753, tandis qu'en 1755 Aliquot est secondé par un valet et trois pasteurs. L'activité pastorale, qui paraît alors tenir la première place dans la gestion de Fordones, s'effacera au XX^e siècle en faveur de l'agriculture. Le patronyme Aliquot appartient à l'anthroponymie de Lagrasse : il désigne une famille de notables (il y eut un Jean Aliquot, notaire au XVI^e siècle) et de riches bourgeois, dont fait partie l'Aliquot de 1775, celui de 1751 ayant un statut social inférieur, entre le paysan et le bourgeois.

Au début du XIX^e siècle, l'état civil de Saint-Pierre nous livre, à Fordones, des noms de brassiers et de bergers : Marc Daidé en 1809, Pierre Sabineu en 1812 (les Sabineu ou Sabineau viennent de Fourtou), Joseph Cabal laboureur en 1820. Dans le cadastre napoléonien (1833), un bourgeois de Fabrezan, Henry Bouffet, est propriétaire de Fordones. La matrice cadastrale nous apprend qu'il possède de 16 à 17 hectares de terres labourables. Il n'y a pas de vignes ici : l'économie de cette époque est encore essentiellement céréalière, surtout sur des terres profondes comme celles de Fordones. Il y a sur le domaine une vingtaine d'hectares de terres vagues. On note une maison avec patu et un jardin de deux ares (un *patu* est un espace ceint de murailles, proche de l'habitation, affecté à divers usages). Le propriétaire ne réside pas à Fordones. Les fermiers sont alors Vincent Madrènes et Anne Cros, mariés, auxquels naît une fille, Rose Jeanne, le 7 janvier 1841. Puis, en 1846, dans les dénombremens de population, le ménage Jean Lacube-Madeleine Raynaud est présent à Fordones, avec six enfants. C'est le début d'une longue présence des Lacube (venus de Clermont-sur-Lauquet) à Fordones et aussi sur la campagne voisine de Parets. Jean est le fils de Jean Lacube et de Jeanne Thène qui sont alors à Parets. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, s'égrènent les noms d'Hippolyte Cabal cultivateur (1858), Cyprien Lafond domestique (1871), Pierre Poudou laboureur (1873), Antoine Bedos cultivateur (1874), Basile Gabinaud (1877) venu

de Caunettes-en-Val. Tous ces travailleurs avec leurs familles sont des supplétifs, qui viennent prêter main forte aux Lacube que l'on retrouve, au fil des dénombrements du XIX^e siècle. En 1851, voici la situation des deux ménages Lacube : Jean, le père (qui est dit propriétaire) et Jeanne Thène sont à Parets, tandis que Jean fils (qui est dit propriétaire et fermier) et Magdeleine Raynaud sont à Fordones (ces derniers ont sept enfants). Voilà enfin que, là où il n'y eut jusqu'alors que des domestiques, on trouve maintenant des propriétaires résidents qui partagent désormais, aux côtés de Pierre Félix Bouffet, successeur depuis 1856 d'Henry, la maîtrise de certaines portions du territoire de Fordones. En 1861, c'est la dernière mention à Fordones du couple Lacube-Raynaud, qui s'implantera à Parets (1872-1876). Leur succédera à Fordones le ménage Marc Cantié (venu de Caunettes-en-Val)-Jeanne Perrouy et leurs quatre enfants (Jean est dit domestique de labour) ; ce ménage ne se maintient pas dans le dénombrement suivant, en 1872, où l'on trouve Pierre Poudou domestique, sa femme Marie Raynaud et leurs quatre enfants. Encore un ménage de domestiques en 1876 : Louis et Gabrielle Jourda avec leurs quatre enfants et deux petits-enfants. Cette population de domestiques avec leurs familles nombreuses est généralement, on le voit, très mobile : l'importante main d'œuvre familiale a permis à certains de ces ménages d'amasser une petite épargne et d'acheter quelques terres dans une commune voisine (c'est l'amorce d'un statut de propriétaire). En 1881, commence l'ère des Villefranque. Jacques Villefranque est le nouveau propriétaire, avec sa femme Adeline Raynaud, leurs deux fils et leurs deux filles. Ils sont assistés par un ménage de domestiques : Jean Maurin et Marguerite Itier. Même configuration en 1886, 1891 et 1901, avec de nouveaux domestiques à chaque nouveau dénombrement. En 1906 enfin Rose Raynaud, seconde épouse de Jacques Villefranque, dont elle est maintenant la veuve, est devenue chef de famille ; comme précédemment, un ménage d'employés est à son service. Aux Villefranque succéderont les Bourdel, leurs héritiers naturels.

Un dernier mot sur les dénombrements. Celui de 1881 nous signale l'occupation permanente du site de la carrière à plâtre de *las Ichèros* par quatre terrassiers et mineurs qui y résident. Ils ne seront plus que deux dans le dénombrement de 1886. Il n'en sera plus question par la suite. C'est sans doute sur la foi d'un témoignage erroné que la carte IGN de Capendu mentionne *Le château fort (ruines)* sur l'emplacement de la carrière, que certains autochtones appellent parfois *l'usine à plâtre*, au-dessus du Clot de la Péro. Aucun indice d'une construction médiévale n'apparaît dans la bâtisse ruinée. L'ancien *castrum*, cité tardivement en 1316-1337 (Archives de l'Aude, E, non inventorié), serait à rechercher non aux *Ichèros*, mais plutôt sur le site même de l'actuelle maison d'habitation.

C'est un bloc d'une cinquantaine d'hectares qui constitue le domaine contemporain de Fordones. Pour la première fois de sa longue histoire, il est entièrement voué à la culture de la vigne. Les quinze hectares de ce vignoble, autrefois plantés en carignan, produisaient un excellent vin de table de 11 degrés. Aujourd'hui subsiste une seule vigne de ce vieux cépage caractéristique des Corbières : elle apporte aux



Le bassin de terres..

vins actuels issus de cépages améliorateurs (syrah, merlot, etc.) la touche spécifique de nos anciennes cuvées. La production annuelle du domaine dépassait autrefois les 1000 hectolitres de vin et l'entier processus de vinification s'effectuait sur place. C'en est fini maintenant de l'ancienne autonomie : les récoltes sont désormais transportées à la cave coopérative de Talairan, distante de cinq kilomètres. Le maillage des vignes, dans la topographie collinéenne accidentée des Corbières, donne habituellement une poussière

de petites pièces dispersées aux quatre vents du territoire. Ce n'est pas le cas de Fordones où, mis à part quelques îlots tels que *le Terret* ou *Gaspa* (voir ci-dessous), le bassin viticole présente un bloc homogène où *la Condamine* étale généreusement ses six hectares quasiment au contact du bâti : situation privilégiée offerte par cette proximité. Dans les paysages bocagers des Corbières, chaque pièce de terre cultivée ou même en nature de bois taillis ou de lande porte le plus souvent un nom spécifique. Outre le vignoble, il y a à Fordones une trentaine d'hectares de maquis et garrigues, dont l'essentiel se situe sous la route de Lagrasse, au tènement dit *la Coume*. Il y eut autrefois dans ce secteur deux petites vignes (globalement un demi-hectare) affectées du toponyme à usage familial de *Gaspa* (nom de personne qui n'est plus identifiable). On se souvient aussi, dans le même secteur, d'une autre petite vigne appelée *le Terret*, du nom d'un ancien cépage qui clarifiait les vins trop tanniques et était également consommé comme raisin de table. Enfin, toujours sous la route, la vigne dite *du Jardin* : il y avait au centre de cette pièce de 70 ares une bonne source, jolie fontaine surmontée d'une voûte et bassin où on lavait le linge ; aujourd'hui, la source est tarie. Au-dessus de la route, en amont de la campagne, existe encore la vigne dite *la Nanon* (réfèrent non identifiable, comme pour *Gaspa* : ce type de nom de lieu ne survit généralement pas plus de deux ou trois générations). Proche de la campagne (du bâti, s'entend), il y a la vigne du puits dite *devant la porte*. La microtoponymie de Fordones, déjà riche de tous ces noms de vignes, prend aussi en compte les secteurs ingrats de ce territoire. On y trouve ainsi *les Cayrèdes*, au couchant du bâti : ce dérivé de CAYRE désigne un terrain parsemé de petits rochers, tandis qu'au sud du bassin viticole, on a *la Gichèro* ou *las Ichèros*, sur le site de l'ancienne plâtrière (d'étymon GYPSU "le plâtre") : voir *supra* le lieu de pérennité des moniales.

Du point de vue des sols, Fordones est à Saint-Pierre la meilleure des campagnes de la zone sèche. Le bassin des terres qui portent le vignoble est en effet, en termes géologiques, un remplissage de colluvions et alluvions de fond de vallon. Selon l'ancien exploitant, ce sont de bonnes terres argilo-calcaires : le revers de la médaille, c'est l'impossibilité d'entrer dans les vignes après la pluie (on s'y enliserait !). Le vignoble, protégé du vent dominant, le cers, bénéficie en outre d'une bonne exposition au soleil, qui profite aussi au bâti. Il n'y eut traditionnellement au domaine, qui ne fut jamais un hameau, qu'une seule maison d'habitation. Le ramonet avait son logement dans cette même bâtisse. Les exploitants actuels, propriétaires du vignoble, occupent une seconde maison aménagée dans l'ancienne écurie. La cave elle-même va devenir une maison d'habitation. Signe des temps où, à côté de l'activité agricole traditionnelle, nos bâtiments ruraux, oubliant leur vocation séculaire, acquièrent peu à peu un statut de résidences ou de chambres d'hôtes.

Evoquons pour finir le problème de l'eau, qui fut toujours crucial à Fordones. Ici, on n'a jamais gaspillé l'eau. Le jardin potager, si précieux dans une économie quasi autarcique, n'a guère prospéré à Fordones : il y a le souvenir récent d'un petit jardin, en dessous des cyprès, dépendant d'une source qui est maintenant tarie, tout comme celle de *la vigne du jardin*. Le puits (au milieu de *la vigne devant la porte*) pourvoyait aux besoins quotidiens mais, lors des dernières décennies, il lui arrivait de s'assécher ; il fallait alors s'approvisionner au village, distant de trois kilomètres. La solution est venue du haut Termenès. Depuis les années 1960, *la Douz* de Termes, au débit intarissable, alimente Fordones, par le truchement du Syndicat intercommunal d'eau potable de la vallée de l'Orbieu qui pousse ses ramifications jusqu'à Lagrasse, Lézignan, Bizanet. Ainsi cette manne, don des *montagnols* autrefois volontiers moqués, profite-t-elle aujourd'hui à la Corbière sèche et au bas pays.

Fordones, longtemps largement tributaire de l'élevage ovin, s'est précocement déprise de cette activité, bien avant les autres campagnes de la zone. Le beau bassin de terres profondes dont jouissait ce domaine, à proximité de l'habitat qui plus est, autorisa toutes les cultures et Fordones put ainsi s'affranchir du mouton qui garda par contre toute son importance dans les campagnes voisines de Parets ou de Trébiac aux sols moins riches. L'ancien exploitant, aujourd'hui septuagénaire, dont la mémoire remonte à un siècle par ascendants interposés, n'a pas gardé le souvenir de bêtes à laine sur les terres de Fordones... tout au plus quelques chèvres : c'est cette situation, atypique dans les Corbières, qui fait l'originalité de ce joli domaine.

Claude Pla, Félines, janvier 2015